

Jean-Claude Marcel

UN MOIS EN KABYLIE

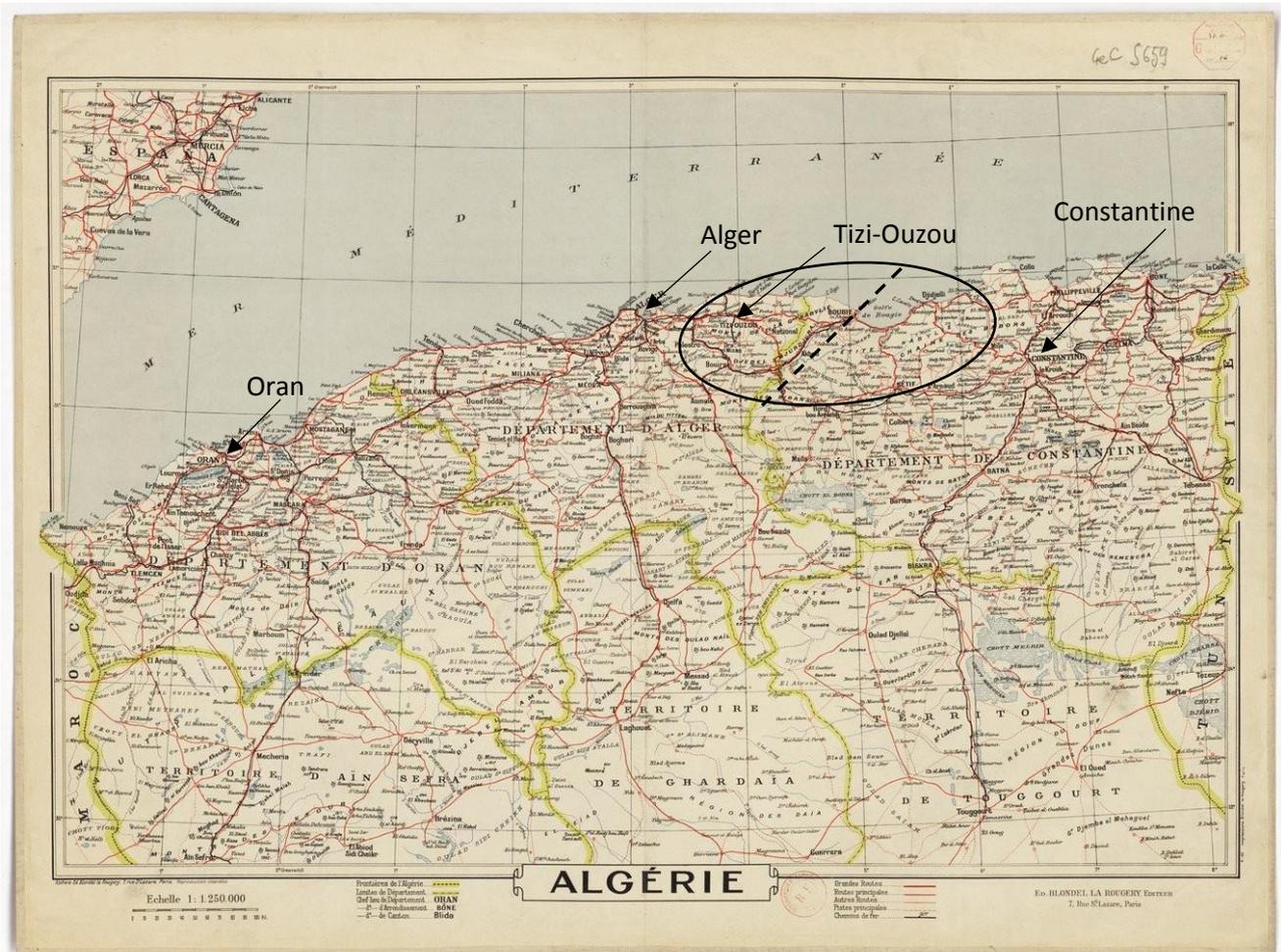
SEPTEMBRE 1959



Récit

Éditions JCM

2^{ème} édition : septembre 2021



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Pour donner une idée des dimensions du pays, disons que la distance entre la frontière marocaine et la frontière tunisienne (à vol d'oiseau en bord de mer) est de 1.000 km
 La zone ovale correspond à la Kabylie (partie gauche : Grande Kabylie ; partie droite : Petite Kabylie)

UN MOIS EN KABYLIE

Septembre 1959

L'École Polytechnique ayant été instituée pour former des jeunes gens qui soient à la fois ingénieurs et officiers, l'enseignement scientifique d'ingénieur y est doublé d'une formation militaire d'officier.

Cette formation militaire comprenait plusieurs volets. Le premier volet, que découvraient, avant même de commencer leur scolarité à l'École Polytechnique, les candidats nouvellement admis, naguère étudiants et tout d'un coup soldats, correspond à la phase qui, dans le langage du service militaire obligatoire connu à l'époque de tous les Français, s'appelait *faire ses classes*. Apprendre à marcher au pas, à tenir un fusil en marche comme au repos, savoir se rassembler en fonction d'un langage codé... Tout cela s'est déroulé pour moi en octobre 1958 au camp de Mourmelon, dans la Marne, lors d'une période encasernée.

Un autre volet était distillé tout au long des deux années de scolarité à l'X, lors de cours aussi bien théoriques dans divers domaines militaires, que pratiques telles les séances de tir ou l'entretien des armes... C'est ce qu'on appelait *l'instruction mili*, laquelle donnait matière à des notations et à un classement spécifique des élèves : le *classement mili*.

Un troisième volet consistait en une immersion individuelle dans un corps de troupe durant l'été situé entre les deux années scolaires de la formation polytechnicienne. Pour moi, ce fut, au mois de septembre 1959, dans le 27^e Bataillon de Chasseurs Alpains, qui était responsable du maintien de l'ordre dans un secteur de Grande Kabylie, zone montagneuse s'il en est, ce qui n'était pas pour me déplaire. Plus précisément je fus affecté dans une compagnie qui stationnée au village de Haoura (à 160 km d'Alger – à vol d'oiseau – près de l'agglomération d'Azazga, et à 50 km à l'est de Tizi-Ouzou, capitale de la Kabylie).



C'est ainsi que durant cet été-là j'ai porté sur mon épaulette d'aspirant l'insigne du 27^e BCA : un tigre dans un cor de chasse.

Mais avant d'arriver à Haoura, mon parcours depuis la France est, bien sûr, passé par Alger, où avec mes camarades, je suis arrivé par bateau.

"Vous allez participer à la pacification..."



Sur le bateau, avec mes camarades :
Francis Longre, Jean-Pierre Loisel, Alain Mac Leod

Nous avons voyagé en groupe, heureux de retrouver les camarades après une petite période de vacances, et sans avoir la moindre idée de ce qui nous attendait. Nous savions simplement que nous allions être individuellement répartis dans des unités aux quatre coins de l'Algérie.

À Alger, nous avons eu droit à des amphis-conférences au cours desquels plusieurs gradés nous ont exposé la situation, et donné des consignes pour la période que nous allions vivre.

Rappelons qu'en ce mois d'août 1959, la guerre d'Algérie était dans sa cinquième année. En France, les esprits n'avaient pas compris qu'il s'agissait d'une guerre de libération nationale. Cela avait commencé le 1^{er} novembre 1954 par une série d'attentats simultanés sur tout le territoire de l'Algérie ; la multiplication des actes de violence avaient conduit (en février 1956) le gouvernement de Guy Mollet à envoyer l'armée en Algérie, d'abord l'armée d'active, puis le *contingent*, c'est-à-dire les *appelés* faisant leur service militaire, afin que les forces de l'ordre soient omniprésentes sur tout le territoire, jusque dans le moindre village.

En mai 1958, à la suite de manifestations de foule des Français d'Algérie, le général de Gaulle est revenu au pouvoir (qu'il avait quitté en 1946) ; le 16 septembre de la même année il reconnaissait le droit à l'autodétermination du peuple algérien. Parallèlement la politique de la France était de promouvoir un développement du pays dans la paix, et pour cela éradiquer ceux qui s'opposaient à cette paix. Le mot d'ordre était "*pacification*".

Tel était le discours qui nous fut tenu par les gradés qui nous reçurent à Alger, en premier lieu par le colonel Argoud, dont j'ai un net souvenir à cause de son langage passionné, voire exalté. C'était un homme de quarante-cinq ans, lui-même Polytechnicien, et, à ce titre, nous parlant comme à des *camarades*. C'est le même qui, un an et demi plus tard, fut un des instigateurs et organisateurs du *Putsch des généraux* ¹. Après l'échec du putsch, Argoud fut arrêté dans des conditions assez rocambolesques ²...

¹ Putsch fomenté le 22 avril 1961 par les généraux Salan, Jouhaux, Challe et Zeller, lesquels s'opposaient à l'orientation prise par de Gaulle, menant à l'auto-détermination de l'Algérie.

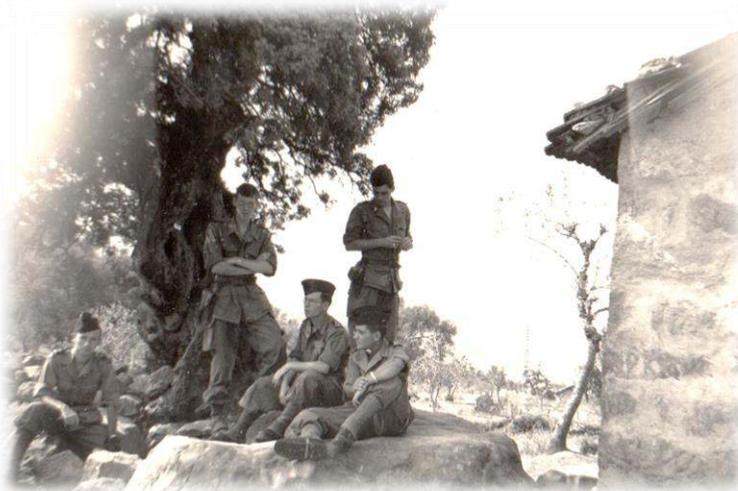
² Argoud s'étant enfui en Allemagne, les services secrets français le font enlever à Munich par des hommes déguisés en policiers allemands, lesquels le "livrent" le lendemain à Paris ligoté et enfermé dans une voiture déposée devant la Préfecture de Police. Jugé en 1964, il écopa de 50 ans de réclusion criminelle ; il fut amnistié en 1968.



Après le passage à Alger, la promotion est répartie en petits groupes pour être ventilée dans des unités sur tout le territoire algérien. Ces groupes coïncident à peu près avec l'unité élémentaire de notre vie à l'École : la *casert*, c'est-à-dire que nous nous trouvons cinq camarades de la même chambre, dirigés vers le 27^e BCA, au cœur de la grande Kabylie.

Le transport en hélicoptère est intéressant : c'est aussi une excellente mise en condition...

Notre groupe arrive à Ifigha, siège du quartier de commandement du Bataillon, près de la petite ville d'Azazga, 50 km à l'est de Tizi-Ouzou.



La photo ci-contre nous montre précisément au poste d'Aït Bouadda, en train d'écouter un gradé nous expliquant ce que nous devons savoir pour la suite¹...

De gauche à droite :

- Jean-Claude Marcel
- Jean-Pierre Marvillet
- Alain Mac Leod
- Jean-Pierre Loisel (assis)
- Francis Longre (debout)

Nous sommes affectés chacun dans une des compagnies du 27^e BCA. Pour moi ce sera celle qui tient le village d'Haoura, une vingtaine de kilomètres plus loin dans la montagne.



¹ Au dos de la photo figure, outre le nom du lieu, une annotation de ma main, : *Discussion sur la guerre révolutionnaire.*

Haoura, en Grande Kabylie,

La Kabylie est le nom de la région, essentiellement montagneuse, peuplée de Kabyles, population d'origine berbère, qui vivait en Afrique du Nord au moment de la conquête arabo-musulmane (650-700). La langue kabyle diffère de l'arabe, et n'a pas d'alphabet. Ou plutôt elle n'en avait pas en 1959, car depuis, des linguistes ont remis en usage le *tifinagh*, alphabet utilisé dans l'Antiquité par les Berbères et les Touaregs. À l'époque où se déroule le récit, la langue kabyle était uniquement orale. Pour leurs échanges écrits, les Kabyles utilisaient le français. La population kabyle est estimée aujourd'hui à 5,5 millions d'habitants (15% de la population algérienne). La langue kabyle a été reconnue par le gouvernement algérien *langue officielle* en 2016, l'arabe restant la *langue de l'État*.



Les zones identifiées par un ovale sont, de l'ouest vers l'est :

- Azazga, zone où se trouvait Ifigha, le quartier de commandement du bataillon*
- Haoura, le village où se trouvait le poste tenu par la compagnie qui m'a accueilli.
- Agfadou, le massif forestier lieu des "charniers d'Amirouche".

* Un bataillon comprend quatre ou cinq compagnies, chacune d'une centaine d'hommes.

Le village d'Haoura est proche (9 km à vol d'oiseau) d'une localité dont on avait beaucoup parlé, une année auparavant, en septembre 1958 : Agfadou. C'est là en effet qu'ont été découverts les *Charniers d'Amirouche*, de sinistre mémoire : plus de quatre cents cadavres d'hommes exécutés sur ordre du chef rebelle Amirouche ! Il ne s'agissait pas de Français, ni d'Algériens favorables à la France, mais de fellaghas, c'est-à-dire de combattants en lutte pour l'indépendance... Alors, pourquoi ?... Ils appartenaient au MNA ¹, mouvement concurrent du FLN ². Ce n'était pas le premier règlement de comptes connu, mais ce fut un des plus importants. À partir de ce moment, le FLN s'est imposé comme seul adversaire politique et militaire de la France.

En septembre 1959, on était juste un an après la découverte des charniers ; entretemps Amirouche avait été tué lors de combats contre l'armée française, mais le souvenir des charniers était encore dans les mémoires. J'en avais entendu parler, sans beaucoup de précisions. Aujourd'hui, plus de soixante ans après, j'ai voulu en savoir un peu plus. Il se trouve que les archives du journal *Le Monde*, sont accessibles sur internet, du moins une partie ; voici un extrait du contenu qu'on y trouve pour la date du 23 septembre 1958.

Plus de quatre cents hommes ont été exécutés sur les ordres du chef rebelle Amirouche

Par MARCEL THIEBAULT

Publié le 24 septembre 1958 à 00h00

Alger, 23 septembre. - Un charnier d'où s'élève une insupportable puanteur a été découvert dimanche dans le nord de l'Akfadou (Grande-Kabylie), près des ruines de la maison forestière d'Agoulmine-Aberkane, à près de 1 800 mètres d'altitude. Quatre à cinq cents cadavres s'entassaient dans des ravineaux, recouverts en partie de branchages ou de pierres. Des bras, des mains ou des pieds sortent de terre, ou bien ce sont des crânes qui, en partie dévorés par les chacals, paraissent narguer les vivants.

Un peu à l'écart, dix cadavres sont allongés, nus et affreusement mutilés. Certains sont à moitié calcinés, brûlés sous les bras et entre les jambes. Les parachutistes, qui progressent lentement, découvrent encore des hommes étranglés...

Sur des renseignements, le général Faure, commandant le secteur de Kabylie, a lancé samedi à l'aube quatre mille hommes contre le poste de commandement d'Amirouche, le chef de la wilaya III, qui commande environ quatre mille moudjahidines réguliers en Grande et en Petite-Kabylie.

Dans un sous-bois impénétrable les parachutistes découvraient le P.C., désert, du chef rebelle - baraque dont les piliers sont des arbres et qui est invisible du ciel. Autour, une vingtaine de cabanes en pierres sèches recouvertes de tôle ondulée.

Près du P.C. se trouvaient en outre une infirmerie et de nombreuses caches abritant des médicaments, des munitions, des vivres, de l'habillement, des instruments de torture.

C'est le lendemain dimanche que le charnier était découvert. La mort de certains musulmans ne remontait pas à quarante-huit heures.

En arrivant à Haoura, je ne connaissais pas les détails relatés à l'époque par le journaliste du *Monde*, mais c'est bien ce que la rumeur n'avait pas manqué de propager... Pour mon arrivée dans le secteur : *Bonjour l'ambiance !*



¹ Mouvement National Algérien, chef Messali Hadj.

² Front de Libération Nationale, chefs : Krim Belkacem, Ben Bella et d'autres.

"Vous tombez à pic !"



En Kabylie les villages sont en général situés sur des hauteurs, plutôt que dans les fonds de vallée. Haoura ne fait pas exception. Le village lui-même est à 600-800 m d'altitude, les crêtes alentour culminent à 1500 m.

Une des premières constructions que l'on voit en arrivant est un transformateur de la compagnie EGA ¹, visiblement hors service car détruit par les rebelles. Le village n'a donc plus l'électricité.

À l'arrivée au poste d'Haoura dans l'après-midi, je suis accueilli par le capitaine, au profil de vieux baroudeur ; il m'entraîne dans une tournée des lieux à dos de mulet : postes de garde aux deux entrées du village et lieux de vie au centre. Il me présente quelques hommes. Ici on ne dit pas *soldat*, mais *"chasseur"*. Par exemple : *"Voici le chasseur Martin qui fait vaguemestre ²"* ...

Après m'avoir indiqué le local qui sera ma chambre :

- *"Marcel, rendez-vous dans une heure pour un briefing dans mon bureau.*
- *Bien mon capitaine !"*



¹ E G A : Électricité et Gaz d'Algérie l'équivalent de notre EDF.

² *"qui s'occupe du courrier"*

Une heure plus tard ¹ :

— " Vous tombez à pic. On vient d'avoir un renseignement sur une cache d'armes. Elle n'est gardée que par deux hommes. Une équipe part cette nuit pour la neutraliser. Équipe légère pour rester discret. Vous en faites partie, avec l'adjudant Lefebvre, qui sera sous votre commandement ; vous aurez avec vous six chasseurs. Larbi connaît l'endroit, il vous conduira. Départ trois heures. Questions ?

— Mon capitaine, je n'ai ni arme ni équipement.

— Pas de problème : on vous prépare un sac avec casse-croute et fusil, qui vous sera donné au départ.

— Pour neutraliser les deux gardes...

— Vous aurez avec vous Ludo et Robert, en arrivant, vous les laissez faire.

— Bien mon capitaine ! "

Alors commença la pire soirée de ma vie... Je ne voyais aucune issue autre que de participer à ce commando, périlleux au plus haut point. Dans ma situation de Polytechnicien, avec mon grade d'*aspirant*, j'étais l'officier commandant cette opération... La presse avait parlé de cas de jeunes sous-lieutenants appelés du contingent qui avaient fait acte d'insubordination... Cela avait été grave pour eux, alors pour moi qui étais élève-officier d'active !...

L'heure du départ arriva. Les hommes sont là, silencieux ; parmi eux l'adjudant Lefebvre, Ludo et Robert, impressionnants, et Larbi genre petit dégourdi... On me donne mon sac, un peu lourd, et un fusil avec un lot de munitions... Dans le ciel, aucune tempête ni orage menaçant pouvant justifier une annulation de la mission...

La nuit est calme, avec ses bruits traditionnels des bêtes nocturnes. Nous marchons, silencieux. Pas de lampe électrique ; grâce à un petit quartier de lune on y voit suffisamment pour marcher. C'est un sentier, qui ressemble aux sentiers qu'on prend à Biert ² lorsqu'on va aux champignons... Le groupe progresse sans bruit – nous sommes tous chaussés de Pataugas (élément incontournable de la tenue d'opération pendant la guerre d'Algérie, comme le chapeau de brousse en toile). Je marche en tête, Larbi un peu en retrait.

Le sentier monte... Soudain, jaillissement de flammes à droite et à gauche tout près de nous... J'entends « *planquez-vous ! planquez-vous !* ». Les hommes derrière moi se couchent à terre... De chaque côté du chemin, deux flots de lumière ont surgi du sol, exactement comme les "feux de bengale" qu'on utilise à la fête de Biert ³... Tout le monde se plaque au sol. À part le chuintement des feux, un grand calme... Bizarre !... Si c'était une embuscade, ça devrait tirer de tous côtés... Les hommes me regardent ; à la lumière de l'illumination je vois que certains visages ont une mine plutôt rigolarde... Et je comprends !...

Une farce !... C'est une farce ! Un fil (invisible la nuit) tendu au niveau du sol m'a fait déclencher le système ! Je me relève. Je dis quelque chose comme : « *Vous m'avez bien eu !* »

Tout le monde – sauf moi – rigole franchement. On rentre. Je ne me souviens pas qu'on ait beaucoup parlé. C'était en somme un bizutage version militaire !

De retour dans ma chambre je fais l'inventaire du sac : des chiffons et des pierres...



¹ La conversation relatée n'est pas garantie mot pour mot. Disons qu'elle est rapportée "en substance".

² Village d'Ariège, lieu de vacances habituel de la famille Marcel.

³ Avant que ne s'instaure la pratique des grands feux d'artifices tirés depuis un champ dédié.

Le lendemain je constate qu'avant l'épisode nocturne il y avait eu la veille un volet " *jeu de rôles*", dont j'ai appris par la suite qu'il était assez classique : l'inversion des galons. Le capitaine baroudeur qui m'avait reçu était en réalité un adjudant, lequel avait échangé ses galons avec le vrai capitaine... Pour les soldats rencontrés lors de ma tournée d'arrivée, le fait d'entendre et de voir un élève-officier donner avec respect du " *Mon capitaine*" à un vieil adjudant devait sans doute être en soi un spectacle comique...

Tout revient dans l'ordre. Le "vrai" capitaine m'intègre dans la vie de la compagnie ; on n'a plus reparlé du commando de la cache d'armes.

Lorsqu'à la fin de cette période chez les Chasseurs alpins, j'ai retrouvé mes camarades de promotion, nous avons bien sûr échangé nos impressions. J'ai alors appris que les séances de bizutage au premier jour, sans être systématiques n'étaient pas rares. En général les expériences racontées par les copains faisaient état de choses comparables à ce que j'ai vécu. Seul un cas a été jugé exagéré : celui d'un de mes copains qui fut l'objet, durant la première nuit, d'un simulacre d'enlèvement par les fellaghas... C'est allé assez loin pour qu'il croie vraiment sa dernière heure venue...

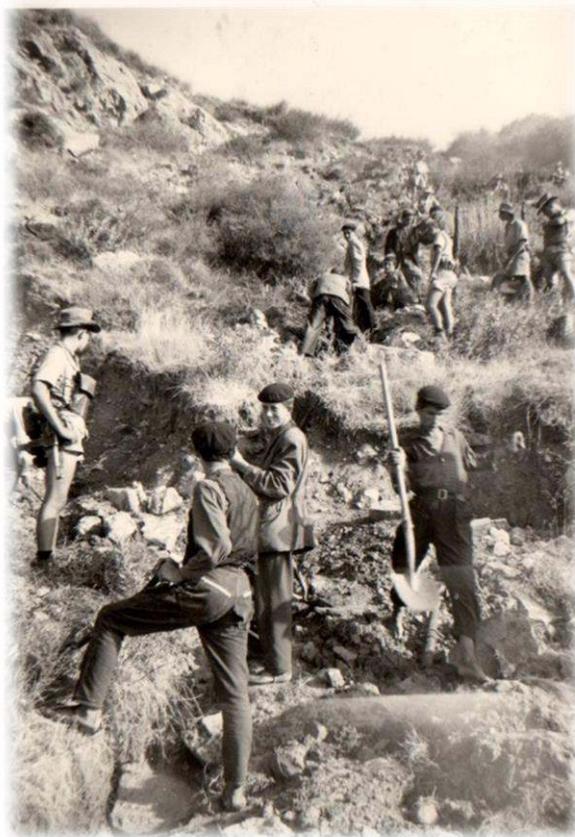


"Chantier protégé et prisonniers"

Durant le temps que j'ai passé à Haoura, aucune opération de combat. Le village avait été récemment l'objet d'attentats destructeurs : le transformateur électrique, mais aussi la conduite d'eau alimentant les fontaines du village

Une canalisation qui suivait le lit d'un ruisseau en amont du village avait été sabotée. Il est dans les intentions du capitaine de la rétablir ; le rôle des Chasseurs est de surveiller la bonne marche du chantier.

Surveiller n'est peut-être pas le bon mot car les ouvriers étant, pour l'essentiel, des prisonniers, tout le monde travaillait sous la garde de soldats armés. C'était ce qu'on appelait un "chantier protégé".



Car il y avait un camp de prisonniers. C'est là qu'en fin de journée, en longue file et en rangs par deux, se dirigeaient les travailleurs du chantier.



Le camp était un simple enclos entouré d'un double grillage. Un mirador pour la garde. Pas d'abri, seulement des couvertures servant le jour de protection contre le soleil, la nuit d'enveloppe contre le froid. Pour ce qui est de la pluie, je ne sais pas : il n'est pas tombé une goutte d'eau durant ce mois de septembre 1959.

Avec un peu de recul, et considérant le petit nombre de gardiens pour le grand nombre de prisonniers, je pense aujourd'hui que ces prisonniers-ouvriers (sans aucun doute, des paysans du village et de ses environs) acceptaient leur condition parce qu'elle leur fournissait un alibi vis-à-vis du FLN : s'ils travaillaient au rétablissement d'un équipement détruit par les rebelles, ils le faisaient contraints et forcés...



Le courrier

Dès le premier jour, une tâche me fut assignée : participer à la lecture du courrier destiné aux habitants du village. Une explication s'impose :

Dans les zones où l'insécurité avait fait cesser tout service postal, ce qui, pour Haoura, était le cas depuis plusieurs mois, on proposait aux villageois de rétablir ce service sous condition que la population demande la protection de l'armée, le village devenant alors un "village rallié".

Au moment où j'arrivai à Haoura ladite demande avait été faite depuis une semaine. La compagnie de chasseurs alpins était donc allée chercher à la ville voisine (Azazga) le courrier (lettres et colis) destiné aux habitants. Il fallait maintenant le distribuer. Ce courrier vient de France, envoyé par parents, cousins, amis... La diaspora kabyle en France est grande.

Mais auparavant il est prudent de s'assurer que ledit courrier ne véhicule aucune information dangereuse... Et puis l'armée est toujours à l'affût du "renseignement" qui déjouerait un attentat. Bref, il s'agit d'une censure, considérée comme naturelle en temps de guerre : ...

La langue kabyle ne s'écrit pas, que ce soit en alphabet latin ou en écriture arabe ; les Kabyles qui savent écrire le font en français, ou alors dictent leurs lettres à quelqu'un qui l'écrit. La censure en était facilitée. Une petite équipe de soldats avait donc à lire les lettres qui arrivaient par le courrier.

La partie la plus délicate du travail est d'abord d'ouvrir l'enveloppe de façon non intrusive, afin qu'on puisse la refermer, avec un peu de colle si besoin, sans que cela soit visible, ou le moins possible.

L'outil adapté est tout simplement un crayon à papier ordinaire, celui à section hexagonale, long, mince et bien taillé... Pour la suite : signaler au chef toute mention évocatrice d'affaires autres que la santé et les événements familiaux, ou tout simplement bizarre... Je n'ai pas entendu parler de pareil cas...

Les colis eux, étaient franchement ouverts : ouverts et amochés mais intègres...

La remise du courrier connut une grande affluence car, le village étant privé de lettres et colis depuis des mois, tout le monde attendait quelque chose...



Remise
du
courrier
à la
population

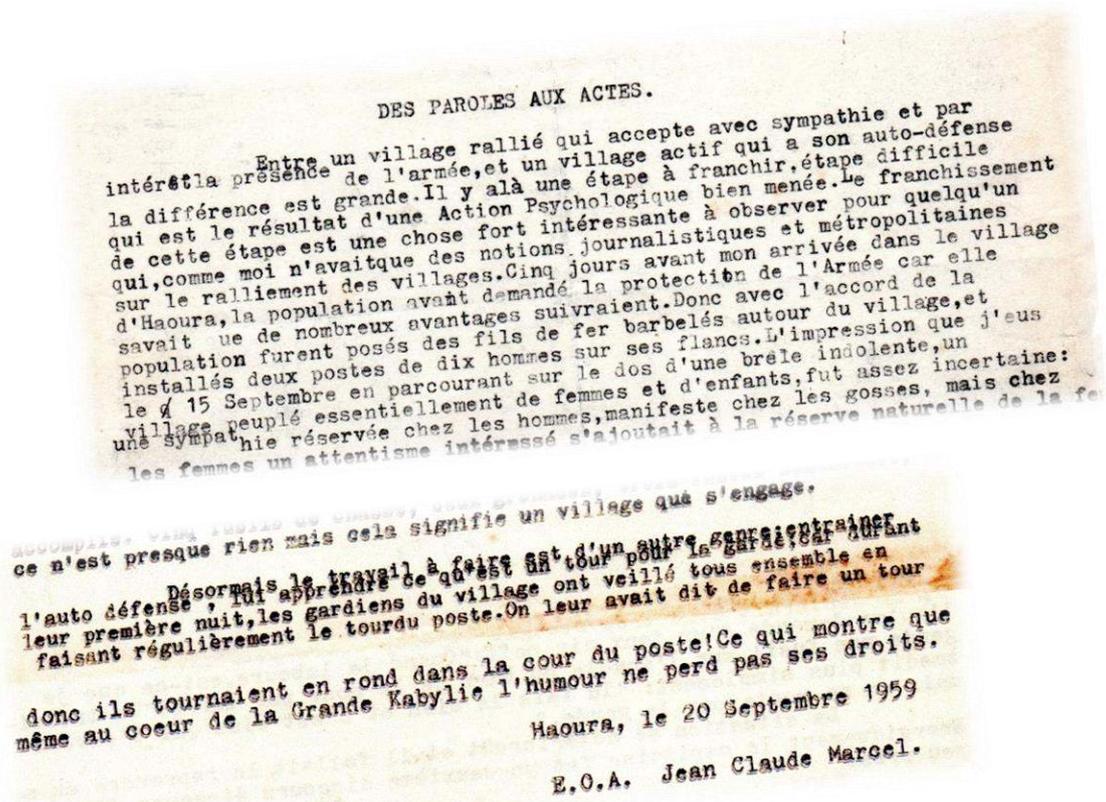


Ralliement et autodéfense

Ainsi, ce village où Amirouche régnait en maître l'année précédente venait de se placer sous la protection de la France... Et l'armée voulait maintenant faire de ce village rallié un village "actif", c'est-à-dire assurant sa propre autodéfense.

Pour évoquer cette phase il y a le rapport que j'ai écrit, sur place, le 20 septembre 1959. Je pense probable qu'il m'avait été demandé par ma hiérarchie. Toujours est-il que dans mes dossiers du passé ont survécu deux fines feuilles qui en sont une copie. Ce sont ce qu'on appelait autrefois des pelures, pour garder trace de ce qu'on avait tapé à la machine à écrire.

Plutôt que raconter en faisant appel à mes souvenirs, je préfère donner, dans les quatre pages qui suivent, une transcription de l'intégralité de ce rapport, que j'ai écrit il y a soixante-deux ans, et qui a pour titre *"Des paroles aux actes"*.¹ Cela étant, voici, pour montrer un aperçu du document original, deux extraits photographiques (du début et de la fin).

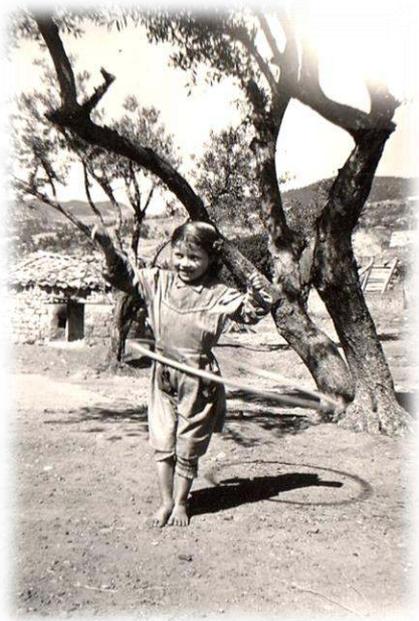


¹ Pour bien distinguer le texte écrit en 1959 du récit de 2021, le rapport de 1959 figure avec une police de caractères distincte (du genre écriture manuelle).

Transcription du rapport de 1959.
(les photos ont été ajoutées)

Des paroles aux actes

Entre un village rallié qui accepte avec sympathie et par intérêt la présence de l'armée, et un village actif qui a son auto-défense, la différence est grande. Il y a là une étape à franchir, étape difficile qui est le résultat d'une action psychologique bien menée. Le franchissement de cette étape est une chose intéressante à observer pour quelqu'un qui, comme moi, n'avait que des notions journalistiques et métropolitaines sur le ralliement des villages. Cinq jours avant mon arrivée dans le village d'Haoura, la population avait demandé la protection de l'Armée car elle savait que de nombreux avantages suivraient. Donc, avec l'accord de la population furent posés des fils de fer barbelés autour du village, et installés deux postes de dix hommes sur ses flancs. L'impression que j'eus le 15 septembre en parcourant sur le dos d'une brêle indolente un village peuplé essentiellement de femmes et d'enfants fut assez incertaine : une sympathie réservée chez les hommes, manifeste chez les gosses, mais chez les femmes un attentisme intéressé s'ajoutait à la réserve naturelle de la femme kabyle. Au bonjour du soldat elles ne répondent pas ou demandent : « et la loucation ? » (comprendre « à quand les allocations familiales ? »).





Depuis quelques jours donc, l'action de l'armée était essentiellement psychologique, et on sentait le village mûrir peu à peu. Toutes sortes de facteurs concourent à ce mûrissement : la force, dont depuis longtemps on fait étalage, la confiance que l'on inspire maintenant, la personnalité du chef, les promesses qu'il fait et qu'il tient. Quelles sont ces promesses ? Ouverture de chantiers, installation d'une SAS ¹, retour à une vie normale (réception des colis, lettres, mandats et travail aux champs sans crainte des fellaghas).

Tout l'art de cette action consiste en une savante progression de ces réalisations afin d'amener le village à s'engager à fond, c'est-à-dire à se défendre lui-même.

Une semaine s'était écoulée depuis la demande de protection, et l'heure de vérité avait sonné. Le capitaine avait décidé que le 17 septembre il dirait au village rassemblé que le moment est venu pour eux d'organiser leur défense. Jeunes hommes et vieillards se rassemblèrent donc à la « djemaa », l'air soucieux et grave, conscients qu'ils allaient démocratiquement décider de leur sort. J'imagine que les Romains de la République allant au forum drapés dans leurs toges, décider en commun des affaires publiques, devaient être assez semblables à ces Kabyles en djellabas blanches sortant de leurs maisons de pierre.

¹ NDR : Section administrative spécialisée : en 1955 il fut décidé que dans les zones notoirement sous-administrées et suffisamment sûres, seraient créées dans les unités militaires des sections ne s'occupant que d'affaires civiles : scolarisation, soins médicaux, assistance sociale... : on y affectait les appelés du contingent qui étaient instituteurs, médecins, travailleurs sociaux...

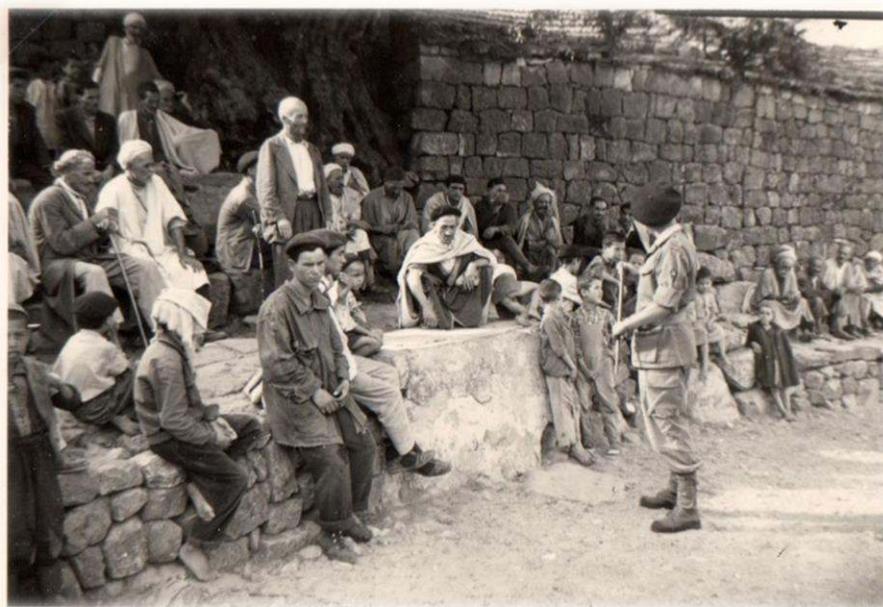
Écouté avec une attention profonde, le capitaine commença son discours en abordant les questions d'organisation générale :

- *Circulation protégée des gens aux abords du village*
- *Installation de la SAS*
- *Distribution des lettres et des colis qui s'accumulaient depuis des mois (un GMC plein de colis)*
- *Utilisation des convois militaires pour aller jusqu'à la ville.*
- *Ouverture d'un chantier pour rétablir la conduite d'eau coupée par les fellaghas.*

Puis fut envisagé le problème de la défense, problème le plus délicat. Il faut un responsable civil à chacune des portes du village. Et il faut que la nuit « vous gardiez vous-mêmes votre village ».

Alors ces citoyens romains déguisés en paysans kabyles devinrent orientaux et firent l'un après l'autre des discours ténébreux et spéciaux.

L'un déclarait être trop aveugle et trop sourd pour monter la garde, l'autre demande d'un faux air naïf : « lorsque je laboure, est-ce que je garde mon fusil sur l'épaule ou bien je le pose par terre ? » Un troisième dit plus simplement : « Tu fais le bien et c'est Dieu qui t'envoie, mais on ne monte pas la garde. »



La situation se détériorait et il fallait la reprendre en main. Énergiquement le capitaine fit un deuxième discours disant à peu près :

« Vous m'avez demandé de vous aider
 J'ai accepté sous condition que vous m'aidiez
 Je tiens mes promesses
 A vous de tenir les vôtres, l'heure est venue.
 Ceux qui ne sont pas d'accord peuvent partir.
 Aujourd'hui le travail continue sur les chantiers.
 Au revoir. »

En remontant vers le poste, je pensais qu'il faudrait encore une semaine avant que ne soit constitué l'auto-défense. Je me trompais. Le lendemain, tous les hommes étaient convoqués au poste, et d'autorité on remit aux hommes les plus sûrs un fusil de chasse à raison d'un fusil pour deux. Les réactions furent diverses, parfois réticentes, mais jamais véhémentes. Le coup avait réussi. Mais rien n'était encore résolu, car comment la population allait-elle accepter le fait.

Ceux des hommes qui avaient reçu un fusil descendirent dignement vers le village, certains tenant le fusil dans leurs bras comme on tient un nouveau-né; ceux qui n'étaient pas responsables d'une arme allèrent travailler aux chantiers. Alors se produisit l'imprévu. Lorsque les femmes virent revenir une vingtaine d'hommes au lieu de la cinquantaine qui était montés au poste, elles se mirent à pleurer et à hurler. Certaines criaient que les Français avaient coupé la gorge à ceux qui n'avaient pas accepté de fusil !... D'autres pleuraient parce qu'ayant reçu une arme, leurs maris allaient être égorgés par les fellaghas... tandis que lents et majestueux les hommes passaient au milieu de femmes hystériques. Puisqu'ils ont su affronter les femmes ils sauront bien résister aux rebelles...

Comment ces hommes désormais pourvus d'un fusil allaient-ils réagir ? Avec sagesse il fut décidé de leur apporter une aide morale pour leur premier soir de veille : notre présence, du café bien chaud, des consignes strictes... C'était un soir sans lune, tout reposait dans la vallée et sur le flanc des djebels. Lorsque nous arrivâmes au poste de garde, deux seulement d'entre eux étaient déjà là, l'heure était celle où l'on se demande si ce tronc d'arbre là-bas est réellement un tronc d'arbre, après tout c'est peut-être un homme immobile, légèrement courbé, prêt à bondir. C'est alors qu'apparurent cinq silhouettes alentour, silencieuses, inquiétantes, inquiètes aussi car leur acte ce soir les engageait. La garde était complète, aucun n'avait fait défaut. Puis vinrent les bruits de la nuit, les hurlements de chacals au loin, une conversation faite de pensées et de gorgées de café... Enfin la lune se levait, l'auto-défense veillait, la mission était accomplie. Cinq fusils

de chasse, deux grenades, trois fusées lumineuses, ce n'est presque rien mais cela signifie un village qui s'engage.

Désormais le travail à faire est d'un autre genre ; entraîner l'auto-défense, lui apprendre ce qu'est un tour pour la garde : car durant leur première nuit les gardiens du village ont veillé tous ensemble en faisant régulièrement le tour du poste. On leur avait dit de faire un tour... donc ils tournaient en rond dans la cour du poste ! Ce qui montre que même au cœur de la Grande Kabylie l'humour ne perd pas ses droits.

Haoura, le 20 septembre 1959

E.O.A. Jean-Claude Marcel



Fin de partie

Arrive le jour du départ. C'est un prétexte à méchoui.



Le méchoui est par excellence une manifestation festive mêlant tous les grades ; c'est aussi l'occasion, pour nos Chasseurs d'Anncy, de faire plaisir aux villageois kabyles avec qui ils avaient pu avoir des relations de sympathie...

Je quitte Haoura, ce village kabyle que je n'ai jamais vu hostile, mais qui m'a laissé un sentiment de malaise quant à son devenir.

C'est le moment pour moi de troquer la tenue de Chasseur alpin pour l'uniforme d'élève officier d'active. Mon épaulette d'aspirant est délestée du cor de chasse du 27^e BCA. Sur la poitrine je porte à nouveau l'insigne de l'École Polytechnique, auquel s'ajoute maintenant celui du Brevet parachutiste obtenu à Pau trois mois auparavant.

